N° 299.

SUR

LA VIE ET LA VOLONTÉ ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 27 décembre 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR VICTOR PEYTEL,

Ancien Élève de l'École Normale.

.....Series juncturaque pollet.
HOR.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.

	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES, *Suppléant.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / CLOQUET, *Examinateur.*
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL, *Président.*
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER. / BOUILLAUD, *Examinateur.* / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque, *Examinateur.*	Gerdy.
Bayle.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Dance.	Sandras.
Devergie, *Suppléant.*	Trousseau.
Dubled.	Velpeau, *Examinateur.*
Dubois.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle nentend leur donner aucune approbation ni improbation.

SUR

LA VIE ET LA VOLONTÉ.

Nul ne doute, ni de la vie, ni de la volonté : ce sont deux faits d'une certitude inébranlable, primitive, absolue. Comme par eux-mêmes ils frappent d'évidence, ils échappent au raisonnement, soit qu'il essaie de les contester, soit qu'il prétende, au contraire, en donner la démonstration.

Mais bien que ces deux faits, vivre et vouloir, aient une égale réalité, l'idée de volonté est beaucoup plus claire et plus précise que l'idée de vie. Le mot *volonté* éveille distinctement la notion de puissance, de force; celui de *vie* s'emploie dans des sens extrêmement divers : je ne m'en sers ici que pour désigner le principe des fonctions nutritives ; et, même ainsi restreint, il ne fait naître à l'esprit qu'une idée assez confuse. Qu'est-ce que ce principe? Est-il faculté de l'âme ou propriété du corps organisé? Est-il un agent spécial, distinct à la fois de l'âme et de l'organisme?

A ces questions, il n'y a que dissentiment parmi les physiologistes. Beaucoup disent que le problème est insoluble ; mais les plus sceptiques laissent toujours apercevoir quelque faveur pour telle ou telle opinion, qui leur semble plus vraisemblable. Or, résoudre ainsi par le fait une question qu'on déclare impénétrable, c'est au moins légitimer les tentatives de ceux qui voudraient que quelque raison

servît d'appui à leur sentiment. Nul doute que sur toute question qui porte sur la nature et l'essence des choses, notre esprit ne soit condamné à l'ignorance. Les facultés intellectuelles me paraissent dans la même impuissance à cet égard que les yeux ouverts inutilement dans une profonde obscurité. Mais quand il s'agit, non de la nature du principe vital, mais seulement de discuter si ce principe est distinct de l'organisme, ou s'il n'en est que le résultat, je pense qu'il n'est pas impossible d'agiter cette question avec succès. Pour ma part, j'offre quelques réflexions à l'appui d'une doctrine qui ne compte, au temps où nous sommes, ni de grandes autorités, ni beaucoup de partisans, qui semble même ne plus exister qu'en souvenir ; cette doctrine, je la défends néanmoins, parce qu'à mon avis on ne rend pas justice à ce qu'elle renferme de vérité.

L'objet de cette dissertation est d'essayer de jeter quelque lumière sur l'idée de vie à l'aide de l'analyse de la volonté. Cette faculté s'étudie par l'entremise du sens intime ; de plus, entre autres attributs, elle préside à la locomotion, qui est d'observation externe. La vie ne se manifeste que par le jeu même des fonctions. Mais la volonté, dans sa plus haute manifestation, se révèle comme une puissance qui ne saurait appartenir à l'organisme; et, d'un autre côté, si on le suit de ces actes élevés jusqu'à ceux où elle expire, jusqu'à ceux où elle est encore plutôt soupçonnée qu'aperçue, on trouve que ces derniers phénomènes sont tellement rapprochés de quelques-uns de ceux qui passent pour simplement vitaux, qu'on ne voit plus de véritable ligne de séparation entre le principe du mouvement nutritif et le principe du mouvement volontaire.

Ce qui fait le caractère propre de la volonté, c'est d'être une force d'impulsion spéciale qui nous est donnée pour produire certains actes, en général assez bien déterminés. On sentira facilement que c'est réellement ainsi que cette faculté se fait connaître, en descendant au dedans de soi-même. Là, en effet, on en peut lire, pour ainsi parler, la définition. Si je cherche à démêler ce qu'il y a de plus saisissable dans le sens du mot *vie*, il me semble que là

encore se retrouve l'idée d'activité, d'impulsion. Mais pourtant quelle différence, à la première vue, entre la vie et la volonté ! Je m'aperçois de ma volonté par des actes qui dépendent de moi ; mais quelle puissance m'a été remise sur les fonctions qui appartiennent spécialement à l'entretien de l'organisme? De plus, la vie n'est pas, comme la volonté, directement accessible au sens intime ; et si elle intervient comme cause distincte dans le mouvement nutritif, c'est le raisonnement qui peut l'établir et non l'observation immédiate.

C'est au rang que l'homme occupe dans la série des êtres animés qu'il doit le privilége de pouvoir faire l'étude de ses facultés. La volonté, comme les facultés intellectuelles et affectives, est chez lui à son degré le plus noble ; elle atteint l'indépendance, elle s'élève jusqu'au libre arbitre. Sans volonté libre, il n'y aurait pas de science possible, et partant pas de science psychologique. Bien que la volonté pût donner un sentiment fugitif de ses actes, il serait impossible à l'esprit de se replier assez activement sur lui-même pour en faire l'étude. Mais la liberté morale existe, c'est un fait. Impartiale de sa nature et pleine d'équité, la science accepte tous les faits. Il n'y en a pas de mieux attesté que la liberté ; elle se proclame elle-même en nous avec une autorité suprême ; elle oblige de vive force à croire en elle. Ce n'est pas là, du reste, un de ces faits malencontreux qui viennent à renverser des idées ingénieuses, des doctrines séduisantes ; la liberté morale vaut infiniment mieux que les systèmes qui la méconnaissent et qu'elle détruit. Elle se manifeste comme une faculté qui dans son action n'a rien de forcé ; elle se possède elle-même, elle n'appartient qu'à elle-même ; dans sa pureté la plus grande, elle serait absolument autocratique. Ce n'est pas cette autocratie qui peut faire limite entre l'âme et le corps, mais du moins elle fait aisément discerner la volonté de l'organisme, le *moi* de ce qui n'est pas lui. Le *moi* et l'organisme, unis par une connexion intime, tiennent l'un à l'autre par de perpétuels rapports ; ils sont dans une dépendance mutuelle : mais si l'esprit est profondément pénétré de l'autocratie de la volonté dans le libre arbi-

tre, la physiologie n'est jamais réduite à se convaincre elle-même d'erreur, en donnant un démenti aux sciences morales ; nul ne court le risque, dans la science de l'homme, de faire disparaître l'homme même. On trouve en soi-même une force, la force la plus nettement distincte dont nous ayons la notion, qui, au témoignage du sentiment comme à l'examen de la raison, se refuse à appartenir à l'organisme.

La volonté, comme force libre, se distingue sans difficulté du principe vital, de même qu'elle s'en distingue en ce qu'elle est saisissable au sens intime. Mais je vais montrer que la volonté peut cesser d'être libre, perdre toute indépendance et s'allier à la nécessité, et, en outre, que le sentiment que nous avons de cette faculté peut devenir tellement obscur, qu'alors les uns l'affirment, les autres le nient, sans qu'il soit possible de prononcer d'une manière positive de quel côté est la vérité.

Qu'il vienne à l'esprit d'un physiologiste de faire sur lui-même des observations sur la faim. Si, au moment où lui naît cette idée, il est sous l'influence de la satiété, non-seulement il n'a pas d'abord de peine à être fidèle à sa résolution, mais il lui convient de n'y pas manquer : en d'autres termes, l'organisme, bien loin de lui susciter une lutte, le sert par son état présent dans le sens de ses intentions. La satiété passe, le besoin d'alimens ne paraît pas encore : cet état neutre des organes, ne le sollicitant ni dans un sens, ni dans un autre, la volonté de notre physiologiste a toute son indépendance. Peu à peu le travail digestif est terminé, les vaisseaux chylifères ne contiennent plus qu'une lymphe impropre à la nutrition, au lieu du fluide nourricier que les derniers alimens avaient produit; en un mot, l'état organique extrêmement complexe, d'où résulte le besoin de nourriture, existe et se fait sentir. Alors la lutte commence : combien de temps doit-elle se soutenir? cela dépend de l'organisation de l'expérimentateur et de la vigueur de sa volonté ; mais, quoi qu'il en soit, on ne peut mettre en doute que cette volonté ne soit à chaque instant plus vivement sollicitée à fléchir. Enfin, la souffrance devient

extrêmement vive, elle devient atroce; une résistance plus longue paraît comme impossible, la volonté cède et se met au service du besoin.

Prenez un besoin d'une autre nature, celui de la respiration; vous avez, en quelques instans, le sentiment de tous les degrés par où passe la volonté pour arriver de la spontanéité à n'être plus qu'une force subjuguée, asservie, quand la nécessité de respirer triomphe de tous les efforts qui arrêtent la dilatation du thorax.

Les exemples se présentent eux-mêmes à l'esprit; autant de besoins organiques, autant d'impulsions ressenties qui portent atteinte ou font violence à l'indépendance de la volonté. Les passions, l'imitation, l'habitude nous présenteraient mille phénomènes où cette puissance, vivement attirée dans diverses directions, échappe à peine à son asservissement. Certains cas de médecine légale nous montrent d'une manière précise la volonté dépouillée de toute indépendance.

La monomanie homicide, quand elle a pour objet le meurtre pour le meurtre même, est un vrai besoin pathologique, que le malheureux aliéné cherche à satisfaire en faisant couler le sang. Si une erreur de diagnostic est quelquefois difficile à éviter, si l'on peut attribuer à monomanie ce qui n'est que perversité morale, toujours est-il vrai que, dans des exemples où le doute n'était plus possible, la volonté se trouvait subjuguée par ce penchant dépravé. La sujétion où elle se montrait réduite était même plus complète que d'habitude elle ne saurait l'être par suite des stimulations de plusieurs besoins physiologiques. Mais une chose digne de remarque dans cette singulière affection, c'est qu'elle constate une erreur qui règne encore dans quelques esprits; elle prouve qu'un acte peut être délibéré, prémédité, et pourtant être destitué de libre arbitre.

Ainsi la volonté s'allie à la nécessité. Personne ne peut mettre en doute que cette faculté n'existe chez les animaux : toutes leurs actions se rapportent à la conservation de leur organisme et à leur reproduction, et c'est la volonté qui y préside. Cependant les animaux

n'ont pas de libre arbitre ; que les besoins paraissent, le vouloir s'y conforme avec docilité. L'animal n'est vraiment maître de se nourrir et de se reproduire qu'en ce sens, que le principe de ses mouvemens lui est intérieur et propre ; mais cela ne lui donne aucunement la puissance de ne pas agir ainsi qu'il fait. Il y a donc une véritable fatalité dans ses actes volontaires comme dans ses actes de vie nutritive. Néanmoins, même sous ce rapport, on n'observe que nuances par insensible dégradation dans l'échelle zoologique ; plus les animaux se rapprochent de l'homme par leur organisation, moins la liaison entre les besoins et les actes volontaires paraît prochaine et immédiate.

Au premier coup d'œil, cette association de la volonté et de la nécessité peut sembler étrange. C'est admettre des actes de volonté involontaires ; mais le fait est certain, la contradiction n'est réelle que dans les mots.

Ce qui précède peut suffire pour faire comprendre que l'idée d'indépendance ne doit être nullement considérée comme inséparable de celle de volonté : dans mainte et mainte circonstance, elle n'est qu'une force aveugle contrainte de concourir à un but déterminé. Je passe maintenant à la critique des actes volontaires considérés dans leurs rapports avec le sens intime : ici tout encore est variable ; rien de fixe, rien de défini.

Pour que tout acte volontaire fût toujours également distinct à la conscience, il faudrait d'abord que la volonté intervînt dans tous les phénomènes qui lui appartiennent avec une égale activité. Or, le langage lui-même rend témoignage d'une diversité extrême dans l'énergie de son action. On dit une volonté forte, une volonté faible, et cela n'exprime jamais rien que de relatif. L'*attention*, qui n'est que l'intelligence rendue présente à tel ou tel objet par un acte de volonté plus ou moins caractérisé, varie indéfiniment d'intensité. Si la volonté produit un mouvement rapide, soutenu, commandé par quelque besoin, elle a nécessairement plus de force que si le mouvement est lent, fugitif, indifférent. Dire que la volonté est invariable, quand les

phénomènes produits varient de mille façons, ce serait prétendre que la cause peut se maintenir identiquement au même degré, bien que les effets soient perpétuellement divers. C'est ce qui ne saurait se concevoir.

Ainsi le sentiment que nous avons de la volonté est corrélatif à son activité; il est nécessairement confus, si l'influence volontaire est obscure. Mais ce n'est pas tout; cette influence, quelque vive qu'elle soit, ne donne une perception distincte que si l'esprit est attentif. Or, comme il n'y a nulle proportion entre l'attention que l'homme peut faire à sa volonté et l'usage de cette faculté, qui, pendant la veille, est de tous les instans et de toute la vie, il s'ensuit que d'habitude la conscience du vouloir n'est pas aussi distincte qu'elle peut l'être. Chacun sait que les mots *regarder, écouter, palper, flairer, savourer*, expriment des sensations où l'activité de l'âme est bien marquée. Une activité spéciale de l'esprit est de même nécessaire pour sentir nettement un acte volontaire : c'est ainsi qu'on peut substituer des perceptions vives et distinctes à des perceptions toujours plus ou moins confuses.

Quelques exemples fort simples achèveront de faire ressortir à quels degrés divers nous pouvons avoir le sentiment de notre volonté.

Un homme se promène, l'esprit occupé de toute autre chose que de l'influence de sa faculté de vouloir sur ses organes locomoteurs : certainement, à chaque pas qu'il fait, la même puissance qui a mis l'organisme en mouvement soutient sa première impulsion et préside à tous les actes de progression. Cependant cet homme n'a qu'un sentiment fort obscur de l'action de sa volonté.

C'est, au contraire, un psychologiste : absorbé dans ses méditations sur lui-même, sujet et objet en même temps, selon la langue des métaphysiciens, il réfléchit tout en marchant au principe de ses mouvemens. Mais un obstacle se présente, qui demande à être promptement évité : il faut que le philosophe, en accélérant sa locomotion, accélère aussi son observation intérieure, ce qui la rend moins claire et moins précise, ou même qu'il regarde uniquement et sans

partage hors de lui, ce qui lui fait perdre de vue les phénomènes de conscience.

Autre exemple : au moment de se livrer au sommeil, tout le monde sait qu'un sentiment indéfinissable oblige souvent à chercher, comme par tâtonnement, une situation où l'on puisse jouir plus paisiblement du repos. Tous les mouvemens qui s'opèrent jusqu'à ce que l'on s'arrête à une situation convenable, c'est assurément la volonté qui les dirige; mais dans le sommeil même, des mouvemens semblables, tout aussi réguliers, viennent à être produits, ayant encore le même objet : comment nier qu'ils proviennent de la même source? D'un autre côté, qui peut affirmer avoir eu, quand ces mouvemens se sont exécutés, le sentiment de sa volonté?

Il y a une multitude d'autres circonstances où des mouvemens soudains, impétueux, parfaitement rationnels et coordonnés, se produisent pour satisfaire à quelque impérieuse nécessité. Pour ne rien préjuger sur leur nature, on les qualifie vaguement de phénomènes instinctifs; ce sont souvent de véritables actes volontaires. Mais, à en juger par souvenir, s'ils sont accompagnés de quelque sentiment, il est extrêmement peu prononcé.

Il est donc hors de doute que l'acte volontaire peut être incontestable, et le phénomène de conscience corrélatif fort obscur et même douteux. Nous avons vu de même que l'indépendance n'était pas essentielle à la volonté. De là il suit que cette faculté, bornée à ce qu'elle a de plus élémentaire, peut se réduire à n'être tout simplement qu'une force d'impulsion intérieure qui s'éveille pour satisfaire différens besoins.

J'ai maintenant à discuter si c'est aux organes qu'il faut rattacher le principe vital, ou s'il doit en être séparé. Je suppose qu'une force d'impulsion analogue à l'activité volontaire réduite à sa plus simple expression paraisse encore présider aux fonctions nutritives; rien alors ne saurait légitimer une distinction tranchée entre les principes de l'une et l'autre vie, et il sera suffisamment établi que la force vitale doit être distinguée de l'organisation.

Dans l'étude des fonctions de nutrition considérées dans leur cause, je n'ai plus, au moins d'une manière aussi directe que dans l'étude de la volonté, le sens intime pour me servir de guide. Je ne puis, quand ce guide m'abandonne, que procéder par voie d'induction et d'analogie : je ne dis pas, à m'exprimer en toute rigueur, que le sentiment du principe vital, agissant comme cause, soit tout à fait nul en nous, mais il est du moins extrêmement confus, distingué de celui que nous avons des phénomènes de relation. Il ne peut par conséquent me servir de point d'appui.

En mettant à part toute espèce de sentiment direct de la force vitale, les fonctions de la vie organique reçoivent deux sortes d'influences, les unes senties, perçues, appartenant au *moi*, ce qui n'est en général qu'accidentel; les autres soustraites au sens intime. D'où il résulte qu'on arrive aux phénomènes organiques où rien n'est senti, par une double transition : l'une qui vient de la vie de relation, l'autre de la vie nutritive elle-même.

Dans le cercle de la physiologie proprement dite, les influences senties et perçues qui agissent le plus évidemment sur la vie organique sont les phénomènes moraux. Ils sont divers, complexes, et c'est une étude fort difficile que celle de rechercher les élémens qui les composent. Mais une si délicate analyse n'est pas nécessaire à mon but. Ils appartiennent au *moi*; cela me suffit, et dans leur influence le *moi* se trouve comme principe actif. C'est seulement cette activité que je cherche.

Un des phénomènes qui ouvrent la scène du travail digestif, la sécrétion salivaire, peut se produire sous l'influence du moral et sous une autre purement vitale. Je m'y arrête quelques instans.

Quand quelque portion d'aliment est présente dans la cavité buccale, les glandes salivaires en éprouvent une excitation qui y fait couler le fluide sécrété. Qu'on ait perception du contact de l'aliment, cela n'est pas douteux; l'impression va donc au *moi*. J'en conclus que le *moi* a influence sur les glandes salivaires. Ici on fait une objection, on

dit : la modification que doit subir dans la bouche la matière alimentaire est mixte, dévolue à la volonté pour la mastication, et à la vie nutritive pour la sécrétion salivaire. Le contact de l'aliment est senti en effet, mais c'est seulement afin que cette perception donne l'éveil à la volonté; la sécrétion salivaire n'en reste pas moins soumise à une influence tout autre que celle du *moi*. Il faudrait prouver, pour soutenir cette distinction dans toute sa subtilité, qu'après le contact du corps alimentaire il n'y a que la mastication qui profite de la conscience que le *moi* a de l'impression, mais que le travail de sécrétion n'en est aucunement modifié. Or, il n'y a pas la moindre présomption que les choses se passent de la sorte : le *moi* manifeste son action sur les glandes salivaires d'une manière évidente dans des circonstances fort communes, où il se passe de toute stimulation externe pour produire la sécrétion. C'est un fait vulgaire, que dans certaines conditions de l'organisme, si l'image, le souvenir d'un mets agréable se présente à l'esprit, l'écoulement et même quelquefois l'éjaculation du fluide salivaire peut s'ensuivre. Ce fluide, qui afflue dans la cavité buccale, n'a pas d'objet; il n'y a rien à insaliver : c'est une sécrétion comme perdue, mais qui atteste très-bien la cause reculée d'où elle provient. De plus, nous retrouvons ici des conditions organiques analogues à celles qui accompagnent les actes volontaires; le fluide sécrété passif à l'égard des glandes qui l'élaborent et l'éliminent, comme l'os est passif à l'égard des muscles qui le meuvent; les glandes passives, de même que les muscles à l'égard du système nerveux qui y verse l'influx indéterminé nécessaire à leur action, enfin le système nerveux passif lui - même relativement au *moi*, à qui appartient l'impulsion primitive, l'initiative d'activité. M'étant rendu compte de la sécrétion salivaire par simple influence morale, l'analogie me fait croire que quand l'aliment est en contact avec la membrane muqueuse de la bouche et cause une stimulation de la circonférence au centre, il n'y a rien d'essentiellement différent dans l'impulsion intérieure; ce sont toujours les mêmes élémens. Mais l'activité du *moi*, qui tout à l'heure était manifeste, quand le désir était

vif et bien senti, est maintenant affaiblie et ne tombe plus sous la conscience. Cette activité est descendue à un ton plus bas, à un degré inférieur à celui où elle se trouve dans le désir distinct au sens intime.

Le vomissement, autre phénomène lié à l'histoire des organes digestifs, fait encore sentir de la manière la plus heureuse combien on est peu fondé à séparer d'une manière absolue dans leur principe les actes de relation et ceux de la vie nutritive. Le vomissement prélude par du malaise, par des nausées. C'est évidemment là une sensation aussi réelle qu'aucune autre ; or, toute vraie sensation va au *moi ;* le *moi* ainsi atteint ne peut demeurer sans réaction. En effet, lorsque les efforts pour vomir se produisent, qui peut être d'un esprit assez réfractaire à saisir les analogies pour ne pas voir la même relation entre l'impression perçue par le *moi* et ces efforts consécutifs, qu'entre les actes volontaires, surtout quand ils sont soudains, irrésistibles, et les diverses sensations qui les ont sollicités. Que le vomissement ait lieu par cause physique ou par cause morale, le *moi* est toujours le centre d'où part l'impulsion, qui envoie l'influence nerveuse dans tous les organes propres à concourir au phénomène. Admirons cette merveilleuse unité qui lie l'organisme et le principe qui l'anime ; que quelque vif chagrin affecte l'âme, tous les organes vont témoigner, chacun à sa façon, qu'ils en ont reçu une impression, et, pour ainsi dire, le contre-coup. Cette impression, les traits de la physionomie la portent écrite à tous les regards, mais elle se laisse aussi lire au physiologiste dans les fonctions nutritives. Pourquoi l'estomac, un organe dont l'office est de faire une pâte molle et grisâtre qu'on appelle *chyme*, entre-t-il lui-même dans l'expression générale de la douleur? Pourquoi, si la vie ne relève que de l'organisation, participe-t-il à cette émotion morale qui devrait lui demeurer parfaitement indifférente? C'est que l'idée première de la doctrine des animistes est vraie ; un même principe gouverne tous les organes avec une harmonieuse unité. Si l'émotion morale retentit de toutes parts, si l'estomac s'y associe d'une manière aussi désintéressée, que cet

organe devienne lui-même souffrant par la présence de quelque substance nuisible, par exemple, le *moi* lui répond avec la plus vive sympathie. Mais notons une grande différence : tout à l'heure la sympathie de l'estomac était inutile pour faire cesser le désordre moral; le *moi* montre la sienne d'une manière plus efficace; il excite dans l'organisme des mouvemens qui tendent à expulser la cause morbide elle-même. Cette admirable secousse, si visiblement excitée dans l'intérêt de l'harmonie commune, n'est ni préconçue, ni préméditée; elle est rationnelle, mais pourtant tout instinctive; elle est irrésistible et irréfléchie, mais pourtant elle vient du *moi*.

La circulation et la respiration sont encore, comme chacun sait, fort aisément modifiées dans leur exercice par les impressions morales : le cœur bat plus vite, plus lentement; ses mouvemens sont réguliers ou irréguliers, au gré du sentiment que nous éprouvons; c'est même l'influence des passions sur le cœur qui avait fait naître cette malheureuse idée d'un illustre physiologiste, qu'elles appartiennent à la vie organique. Mais les passions sont spécialement des phénomènes de sensibilité et de sensibilité avec conscience distincte; il n'est donc pas possible de les séparer de la vie de relation. Quelques faits extraordinaires cités par les auteurs porteraient à faire croire que l'âme, par son activité volontaire et de conscience, peut agir directement sur le cœur : ces faits rendraient encore plus intime le rapprochement qui peut être établi entre ce moteur central du sang et le système musculaire général. Quoi qu'il en soit, il s'en distingue toujours d'une manière manifeste, en ce que c'est par cas exceptionnel qu'il peut tomber sous l'empire de la volonté : dans la règle, son action n'est ni voulue, ni sentie. C'est toujours le *moi* qui en est le principe; mais c'est par son activité simple, celle qu'il ne peut connaître que par raisonnement et non directement par le sens intime. Je tire les mêmes inductions des influences morales sur la respiration; mais le jeu du diaphragme est spécialement propre à appuyer la doctrine d'un seul principe d'action pour tout l'organisme. Cet organe est placé sur les limites des deux vies, de manière à leur

servir de trait d'union ; il appartient à la contractilité insensible, il appartient à la contractilité volontaire. Lorsqu'on essaie de respirer volontairement pendant quelques instans, c'est une fatigue qui oblige bientôt à laisser l'organe à lui-même. D'un autre côté, dans un grand nombre de circonstances, le diaphragme se prête comme indéfiniment à une respiration plus ou moins laborieuse. Or, une respiration laborieuse suppose des efforts et nécessite par cela même qu'aux puissances inspiratrices ordinaires s'adjoignent des muscles habituellement employés au service de la volonté. Ainsi, chose remarquable, le diaphragme entre dans un système d'organes volontaires avec lesquels il peut pendant long-temps faire cause commune ; et, d'autre part, des organes de volonté sont sollicités à agir concurremment avec lui au bénéfice d'une fonction de la vie organique. Mais qui essaiera de déterminer ce qui domine ici de la vie organique ou de celle de relation? J'y vois, pour moi, des organes qui deviennent infidèles à leur emploi accoutumé, pour en remplir un autre d'une nécessité plus pressante pour le salut commun ; j'y vois l'intervention manifeste d'un principe unique qui se joue, dans sa merveilleuse et indéfinissable influence, de toutes les distinctions de notre esprit, lequel divise, morcelle et dissèque de tous côtés, et prend ensuite pour une réalité ce qui n'est que l'œuvre artificielle de sa faiblesse. L'acte de la respiration nous donne encore occasion de remarquer combien c'est un signe peu rigoureux que le sentiment de conscience pour distinguer les fonctions des deux vies. Ainsi, d'habitude, le diaphragme subit ses mouvemens d'élévation et d'abaissement sans qu'on ait le sentiment de la puissance qui y préside ; et néanmoins chacun peut vérifier sur soi-même que, sans modifier d'une manière appréciable les mouvemens respiratoires par un acte volontaire, tout en les abandonnant à eux-mêmes, on a conscience distincte de ces mouvemens. Cela mérite attention : voilà en effet un acte considéré comme étant de vie organique dont nous avons conscience et où la volonté ne semble pas intervenir.

Il serait superflu de répéter des observations analogues sur chaque

fonction de la vie nutritive. L'absorption et les sécrétions offriraient facilement des exemples pour appuyer les mêmes raisonnemens. La nutrition, qui est tout à la fois effet et complément des autres fonctions assimilatrices, me paraît, comme elles, soumise à un principe d'action distinct de l'organisme, mais dont l'influence devient encore plus intime, plus profonde, plus insaisissable. Personne ne conteste les effets divers que tel ou tel état moral peut avoir en bien ou en mal sur la santé. Il est bien certain qu'un sentiment habituel de satisfaction, de bonheur, est favorable à la faire renaître, si elle est altérée; à l'entretenir et à la faire prospérer, si elle ne l'est pas. Au contraire, les passions tristes amènent bientôt l'amaigrissement; l'organisme y compatit dans toute la vérité de l'expression.

Les fonctions nutritives sont donc, comme celles de relation, soumises à une force d'impulsion distincte des organes. Je ne réalise pas des abstractions; le principe de vie n'a pas plus que la volonté d'existence propre; il émane comme elle de l'activité du *moi*. Si l'on s'étonne que je ne discute pas d'une manière spéciale l'opinion qui attribue la force vitale à un agent distinct à la fois de l'âme et de l'organisme, je réponds que cette opinion se trouve réfutée par l'exposition même que j'ai faite. Il ne s'agit que de mettre dans ses idées un peu de suite et de sévérité. La sensibilité, l'intelligence et la volonté, voilà, dit-on, les seules facultés de l'âme; mais qu'on y fasse attention, bien que le sentiment de l'unité du *moi* les réunisse, ces trois facultés sont fort dissemblables; et la volonté, vue dans ses plus simples élémens, diffère certainement moins de l'activité vitale que de l'intelligence et de la sensibilité. Si, par le sentiment intérieur, la vie et l'âme se distinguaient l'une de l'autre d'une manière tranchée, il y aurait une séparation entre elles; mais la conscience du *moi* ne détermine pas où finit l'âme, où commence la vie.

Quoique ces deux ordres de fonctions ne diffèrent pas dans leur principe, il faut cependant les séparer pour l'étude de la physiologie; ils se distinguent assez exactement l'un de l'autre par le nom qui les désigne. Les organes de la vie de relation ne reçoivent que des

impressions soit de la circonférence au centre, comme dans les sensations, soit du centre à la circonférence, comme dans les actes volontaires. Dans la vie organique, tout ne se réduit pas ainsi à de pures impressions ; il y a en outre mise de matière, élaboration et assimilation de certaines substances fournies par le monde extérieur. La vie est une, mais les fonctions devaient être diverses, et pour cela elles appartiennent à des appareils ou groupes d'organes eux-mêmes divers.

Le mot *organe*, appliqué à la vie organique comme à celle de relation, n'a d'exactitude rigoureuse que dans la doctrine que je défends ; il comprend implicitement, à lui seul, la fameuse définition de *Platon ;* mais tout en restant fidèle au sens étymologique du mot, je ne fais pas la moindre difficulté de reconnaître tout ce qui, dans les phénomènes de la vie, appartient à l'organisation.

La nécessité de l'organisme pour les manifestations du *moi* est un fait à l'abri de toute bonne objection ; et, cela admis, il y a dans cette incompréhensible union de l'âme et du corps une haute volonté qui domine la vie tout entière. A l'âme appartient la force d'impulsion ; mais, ainsi que j'ai essayé de le faire voir, c'est une erreur de s'imaginer que toutes les fois qu'elle intervient elle est maîtresse de son action. Comme tout ce qui existe, elle est soumise, par sa nature même, à une nécessité qui lui fait loi. L'homme conçu, il faut absolument qu'il soit formé à l'image des parens de qui il tient la naissance. Ainsi l'âme subit la loi de la conception : toutes ses facultés sont impuissantes à changer, à arrêter, à prolonger au-delà de certaines limites le développement de l'organisme. Il ne lui a été laissé d'action vraiment propre ou de liberté que dans un cercle assez circonscrit.

Le *moi* ne crée rien, et le développement des organes n'a lieu que par l'entremise des organes eux-mêmes. C'est ce qu'il faut bien comprendre, si l'on ne veut être en physiologie ni spiritualiste ni matérialiste exclusif. L'ovule est l'organe préétabli du premier développement du corps. La conception, en lui faisant quitter la vie de communauté dont il jouit, pour lui donner la vie individuelle, semble

l'initier à ses fonctions. Ainsi, même au premier début, l'influence de l'organisme n'est pas nulle; mais ses forces sont merveilleusement ménagées, de manière que la tâche de chaque partie ne lui est rendue plus difficile que par gradation. Ce qu'il ne peut faire, un autre organisme, celui de la mère, le fait pour lui. Son aliment, déjà élaboré, lui est transmis par voie spéciale jusqu'au moment de la naissance. Le *moi*, jusqu'alors, n'est pas resté inactif; dès le premier instant, il a présidé à la vie intra-utérine ; mais ses facultés les plus élevées n'ont pas encore paru. Au temps marqué pour l'émancipation qui introduit l'enfant dans le monde extérieur, les actes de relation commencent. Ici la volonté et le *moi* se montrent, se révèlent avec évidence; mais c'est toujours à des conditions de nécessité. Ainsi l'âme ne peut recevoir les stimulations extérieures qui donnent l'éveil à son activité que par l'entremise des sens. Les organes sont donc partout de rigueur. Si les phénomènes psychologiques proprement dits sont comme sous le joug de l'organisme, à plus forte raison le *moi* subira-t-il cette dépendance dans les actes de pure nutrition. L'air que l'enfant respire, l'aliment qu'il digère, ce n'est pas, à coup sûr, le *moi* qui les élabore immédiatement; c'est l'organisme, qui, sous sa direction, elle-même déterminée, façonne en organes la matière réparatrice.

Il n'était pas superflu, après les idées que j'ai exposées sur la puissance qui nous anime, de reconnaître sans restriction toute la part qu'il faut attribuer à l'organisme dans les divers phénomènes de la vie. Mais ce n'est pas aux physiologistes qu'il est besoin de dire quelle est l'importance des organes; ils ont là-dessus, pour la plupart, une foi si vive, une conviction si complète, qu'on ne peut plus y rien ajouter. Pour moi, je pense que l'organisation ne saurait tout expliquer; et je ne puis être de l'avis de ceux qui paraissent persuadés qu'on en a fini pour toujours avec l'animisme. S'il est possible que la science de l'homme reçoive jamais une direction définitive, ce ne sera que quand les esprits se seront, au moins sous les rapports essentiels, réconciliés avec cette doctrine.

Je termine par quelques propositions qui se lient au sujet que je viens de traiter.

I.

J'ai une idée plus distincte, sans contredit, de la volonté, et par suite du principe vital, que de l'affinité et de l'attraction.

II.

La physiologie et la médecine sont au fond d'une obscurité dont rien n'approche. Cela tient, d'une part, à ce que les phénomènes d'observation sont indéterminés, incalculables; et, de l'autre, à ce que le principe des phénomènes organiques proprement dits ne tombe pas directement sous l'observation par le sentiment intérieur : toute autre science me paraît mieux partagée.

III.

Il y a des agens physiques qui imitent, du moins à l'apparence extérieure, les phénomènes déterminés par l'impulsion du *moi*, témoin le galvanisme, qui produit des contractions musculaires. Quand l'homme est reconnu mort, cela ne fait pas difficulté ; mais comme ces agens ont, à n'en pas douter, influence sur les organes, même pendant la vie, il est quelquefois difficile de distinguer ce qui leur revient dans les phénomènes produits de ce qui appartient à la puissance vitale.

IV.

L'extrême difficulté de l'investigation en médecine fait les médecins empiriques ; ils désespèrent de la science.

V.

Le tact médical est regardé par beaucoup d'esprits positifs comme une sorte de superstition scientifique. Il est toujours imparfait s'il

ne s'est formé par de bonnes études de l'organisme ; mais il consiste assez spécialement dans des analogies et des inductions délicates par lesquelles l'esprit passe, comme à son insu, de phénomènes perçus à d'autres qui ne sont pas ou qui ne sont qu'obscurément sentis : c'est ce qui fit naître à *Bichat* ses idées sur la sensibilité organique ; c'est de la même manière qu'après avoir étudié les irritations avec sentiment de douleur distinct, on arrive à concevoir les irritations latentes.

VI.

Stahl, Barthez, Bichat, ont eu le sentiment profond de la force vitale ; c'est par là qu'ils se rapprochent ; et à considérer surtout les idées premières qui les ont inspirés, il n'y a pas entre eux de véritable barrière de séparation ; l'animisme et le vitalisme se donnent la main.

VII.

Les philosophes ont trouvé dans l'homme deux natures. A l'exemple de plusieurs d'entre eux, quelques physiologistes sont partis de là pour admettre en nous deux principes distincts. L'opinion philosophique est vraie, mais il n'y a pas pour cela dans l'homme deux substances ennemies qui se combattent ; seulement, par une incompréhensible destinée, le même être subit deux influences de nature contraire.

FIN.